

ALBERT SPEER : ESTHÈTE ET ORGANISATEUR GÉNIAL

La haine des vainqueurs à l'égard des vaincus de la seconde guerre mondiale s'abreuvait à toutes les sources possibles. C'est ainsi que les prisonniers de Nuremberg furent "testés" par des psychologues aux titres incertains, M. Goldenson et le "professeur" G.M. Gilbert. Ils durent tous subir des tests d'intelligence. Les nouveaux maîtres furent très étonnés de constater que, selon leurs propres critères, l'intelligence des vaincus se révélait très supérieure à la moyenne (1). Albert SPEER était, à l'évidence, un esprit supérieur.

Albert SPEER naquit le 19 mars 1905 à Mannheim où son grand père et son père exerçaient la profession d'architecte. Sa mère descendait d'une famille de négociants de Mayence dont les affaires avaient prospéré. Au train de maison luxueux de la famille s'ajoutait la présence d'une gouvernante française, Mlle. Blum.

L'été 1918, la famille Speer s'installa à Heidelberg où, quatre ans plus tard, Albert tomba amoureux de la fille d'un menuisier, à peine plus jeune que lui, Margarete Weber. Le père Weber avait fondé une entreprise qui se développait régulièrement et employait alors cinquante ouvriers. Il jouait un rôle important au conseil municipal. Après une longue attente, une fois ses études terminées (qu'il suivit à Karlsruhe) Albert Speer épousa son amour d'enfance.

ACQUISITION D'UNE CULTURE BOURGEOISE

La société allemande des débuts du vingtième siècle était travaillée par le pluralisme des partis politiques très disciplinés. Ravagée, nivelée et désespérée par la défaite de 1918, l'inflation et la grande crise de 1929 à 1932, cette société se transforma complètement. Les groupes dirigeants furent affectés par la diminution de leurs revenus, la bourgeoisie moyenne par la prolétarianisation et le prolétariat par le chômage. Tout le corps social se gangréna. La population constatait l'impuissance du système parlementaire.

La grande guerre avait laissé en place les procédures d'économie dirigée. L'Allemagne de 1930 restait de fait un pays d'organisations, tant pour l'économique que pour le politique. Au sein de la famille Speer, le père défendait l'esprit libéral. Il se sentait proche du réformisme social, mouvement qui épousa dans les années vingt les thèses paneuropéennes du comte Coudenhove-Kergi.

La culture germanique entretenait, tant dans le classicisme que dans le romantisme, un rapport continu, vivant et direct avec l'Antiquité. La formation intellectuelle de Speer reposa sur l'étude des classiques : Goethe, Schiller, Kleist. Goethe était l'homme de la nature, de la soumission au réel ; Schiller, formé aux disciplines de la pensée kantienne, incarnait l'exigence de la liberté dans une perspective idéaliste, sous l'influence de son collègue Fichte. D'où un dualisme esthétique opposant un art de l'extériorité naïve, à l'école des êtres et des choses tels qu'ils s'offrent à la découverte de l'homme, et un art de l'intériorité sentimentale, où l'impression venue du dehors est soumise à la subjectivité. On appréciait Schiller pour son élévation morale et sa passion de l'éternité. Son zèle à glorifier la pure virilité et la pure féminité était infatigable. Goethe était très différent : un véritable homme de science, dans la théorie et dans la pratique. Pendant toute sa vie (il a vécu jusqu'en 1832), il a consacré une partie de son temps à des recherches concrètes, en particulier dans le domaine de l'optique et de la biologie.

La bourgeoisie allemande formait une couche sociale écartée dans une large mesure de toute activité politique, et tirait son auto-justification d'abord de ses seules réalisations intellectuelles, scientifiques ou artistiques. L'activité intellectuelle faisait fonction d'exutoire. Au tournant du siècle, le mouvement en faveur de la "réforme de la vie" avait pris une grande importance. Il prônait la simplicité, l'amour de la nature, le don de soi. Ces membres étaient des rebelles apolitiques, horrifiés par les effets sociaux de l'industrialisation. La génération des enfants de la guerre avait tendance à fuir devant les exigences d'un monde devenant de plus en plus complexe. *Richard Wagner, Julius Langbehn, Paul de Lagarde*, avaient établi une tradition spécifiquement allemande du "désespoir de la modernité". La mission de l'Allemagne était de protéger la culture contre la civilisation. Le marxisme et le national-socialisme étaient à la fois anti-bourgeois et anti-libéraux. Ils promettaient la suppression des barrières sociales et l'établissement d'un ordre égalitaire : soit la société sans classes, soit la communauté nationale.

Suivant la tradition culturelle de la bourgeoisie, *Speer* ne se préoccupait pas d'engagement politique. Il trouvait une compensation dans la littérature, dans l'art en général et dans l'amour de la nature : attirait pour les classiques et randonnées en montagne, descentes de rivières en kayak,...y compris avec sa future épouse. Dans ses mémoires, il affirme qu'au printemps de 1924, lorsqu'il quitta Stuttgart pour poursuivre ses études à Munich, sa future femme et lui n'avaient pas entendu parler des Nationaux Socialistes. A l'automne 1925, il s'installa à Berlin pour s'inscrire à la Technische Hochschule sous la direction de l'architecte *Hans Poelzig*. Il ne fut pas agréé mais rencontra l'architecte *Heinrich Tessenow* qui professait : "le plus simple (en architecture) n'est pas toujours le mieux, mais le mieux est toujours simple." *Speer* devint son assistant à l'âge de 23 ans. Il apprit auprès de *Tessenow* que toute architecture véritable obéissait à des lois éternelles tandis que les constructeurs *Mies Van der Rohe, Gropius* ou *Taut* n'étaient que des bâtisseurs imaginatifs.

RENCONTRE AVEC LES FORCES DE RÉGÉNÉRATION

Au début de décembre 1930, des amis étudiants l'entraînèrent à un meeting politique tenu à la "Neue Welt" salle de réunions du parc de la Hasenheide. *Hitler* fit un discours pondéré, sans démagogie. Vêtu d'un complet-veston bleu foncé, il s'exprima avec un ton de parfaite correction bourgeoise. *Speer* en fut totalement transformé. Il avait pris conscience de la situation de l'Allemagne. Il assista un mois plus tard à un meeting de *Goebbels* (en novembre 1926, *Goebbels* avait été nommé Gauleiter de Berlin) au cours duquel la police montée dispersa la foule à coups de matraque. Les sentiments de *Speer* changèrent et il s'inscrivit le 1^{er} mars 1931 au NSDAP où il reçut la carte n° 474.481. Les dix-huit mois qui suivirent, avec la crise, le laissèrent désœuvré. Il quitta son poste d'assistant lorsque le salaire baissa. Les divers concours d'architecture auxquels il participa ne débouchèrent que sur un troisième prix. Il regagna finalement Heidelberg où son père lui confia la gestion de ses biens immobiliers.

Jusqu'à la nomination de *Hitler* au poste de Chancelier, le 30 janvier 1933, *Speer* travailla deux fois pour le parti, à la demande d'un de ses amis enseignant, *Karl Hanke*. Tout d'abord, il restaura une villa du quartier de Grunewald, louée par le NSDAP ; puis il rénova une maison de la Voss- Strasse, achetée en raison de sa localisation près des centres de décision. Il ne fut pas invité à l'inauguration mais *Hitler* aurait fait un commentaire élogieux. Lorsque *Goebbels* devint ministre de l'information et de la propagande en mars 1933 il chargea *Speer* d'aménager le siège du ministère, le palais Léopold de la Wilhelmsplatz. Son ami *Hanke* devint secrétaire général du ministère de *Goebbels* et, peu à peu, les commandes arrivèrent.

Le nouveau régime proclama le 1^{er} mai jour férié. Pour la circonstance, une manifestation nocturne devait se dérouler sur l'esplanade de Tempelhof. *Speer* suggéra de donner un style à la manifestation. Face au terrain où devait avoir lieu le défilé, il proposa d'ériger une grande tribune en bois surmontée d'un immense drapeau aux trois couleurs cosmiques : le blanc du ciel du jour, le rouge des aurores et du crépuscule, le noir de la nuit ; drapeau encadré de deux bannières frappées de la croix gammée, symbole du cycle temporel. Devant les drapeaux éclairés par des projecteurs, en plein centre, apparut le chancelier dominant la foule et baigné d'une lumière éblouissante qui tranchait sur l'obscurité ambiante.

Speer fut alors chargé de rénover et de décorer l'appartement de fonction de *Goebbels*. Il s'engagea à réussir l'opération en deux mois, ce que *Hitler* considérait comme impossible. Or, les délais furent respectés. Cet exploit de *Speer* attira sur lui l'attention du Chancelier. Il conçut ensuite le décor du congrès du parti, à Nuremberg, le premier depuis la prise de pouvoir. Lorsqu'il présenta son projet à *Hitler* encore installé à Munich dans un appartement de la Prinzregenstrasse, celui-ci donna son accord sans émettre de commentaire ni rien de personnel.

Au moment de rénover et de meubler sa résidence à Berlin, *Hitler* nomma *Speer* "homme de liaison" de *Paul Ludwig Troost*, son architecte personnel resté à Munich. Un jour, pendant les travaux, *Hitler* le convia à déjeuner en compagnie de la dizaine de ses proches collaborateurs. Il le fit asseoir à côté de lui et lui prêta un veston (celui de *Speer* était taché) portant l'insigne frappé de l'aigle doré du parti, normalement réservé au seul Führer. *Speer* avait alors 28 ans.

NAISSANCE D'UN ORGANISATEUR

A partir de la fin de 1933, *Albert Speer* fut de plus en plus souvent invité à la table du Chancelier qui lui demandait son avis sur la confusion actuelle de l'architecture, l'utilisation du verre, les tendances de l'école du Bauhaus et les conceptions urbanistiques en général ou des projets plus spécifiques comme la construction d'un nouveau Reichstag. *Speer* fut nommé directeur de la division architecture dans l'état-major de *Rudolf Hess*. Puis, le 30 janvier 1934, à l'occasion du premier anniversaire de l'accession au pouvoir du parti National-Socialiste, *Speer* prit la direction de la section *Schönheit der Arbeit* (beauté du travail) chargée d'améliorer la condition des salariés, tant du point de vue hygiénique qu'esthétique. En total accord avec les chefs d'entreprise, il s'employa à "dépoussiérer" les usines, à rationaliser et égayer les postes de travail, à dessiner des outils plus esthétiques, à développer une nouvelle architecture industrielle tournée vers la qualité de vie des travailleurs : simplification des processus de fabrication, amélioration de la sécurité, etc. Dans les établissements existants, il fit installer des cantines, des douches, des salles de repos et de sport. Toutes les mesures en faveur de la communauté du peuple des travailleurs étaient relayées par des slogans qui demandaient d'embellir le quotidien allemand, de faire entrer la nature dans les usines, de rassembler des hommes propres dans des usines propres.

Le nouveau régime avait annoncé, lors du premier anniversaire de son accession au pouvoir, l'entrée en vigueur de la Charte du travail qui reposait sur trois principes fondamentaux : l'inséparabilité de la direction et de la responsabilité ; la solidarité totale des employeurs et des ouvriers au sein de l'entreprise ; le sentiment de l'honneur qui doit présider à la conclusion de tous les contrats. Il s'agissait de bâtir un socialisme à la fois moderne et allemand, s'occupant d'œuvres sociales, réconciliant le nationalisme et le socialisme, la tradition et la modernité. Le but pratique du National-Socialisme était d'élever aussi haut et aussi rapidement que possible, le standard de vie des masses populaires.

UNE CONCEPTION ESTHÉTIQUE DU MONDE

Speer était frappé par le fait que le Chancelier montrait une attitude respectueuse à l'égard des sculpteurs et architectes alors qu'il aurait pu se limiter aux peintres, ses collègues, puisque son œuvre, commencée à Munich, fut régulière et abondante afin de lui assurer ses dépenses quotidiennes pendant des années. A Vienne, les représentations des opéras de *Wagner* l'avaient aussi plongé dans l'ivresse et éveillé une passion pour la musique. Le sculpteur *Arno Brecker*, qui rencontra plusieurs fois *Hitler*, raconte que celui-ci regrettait de ne pas avoir suivi des études d'art à Paris. En architecture, *Hitler* s'en remettait à *Paul Ludwig Troost* qui mourut le 21 janvier 1934. Cela rapprocha *Speer* de *Hitler* qui le chargea de préparer les manifestations prévues lors du congrès d'automne, tenu par le parti à Nuremberg. *Speer* exerçait la fonction de "chef-décorateur". Début 1934, il avait dessiné pour le congrès la tribune principale du "Zeppelinfeld". Il fut nommé architecte en chef de l'ensemble du dispositif tout en réalisant simultanément des commandes mineures mais nombreuses : décors de fêtes, maisons de chantier, conseils pour la tenue des congrès locaux du parti... Après l'été 34 et la liquidation des S.A. (la nuit des longs couteaux), les commandes affluèrent.

Le bureau responsable de l'organisation des fêtes et des loisirs proposait un calendrier de l'année National-Socialiste. Elle commençait le 30 janvier, date d'accession au poste de Chancelier (en 1933), et finissait le 9 novembre, jour anniversaire de la tentative de putsch déclenchée à Munich en 1923. Le 9 novembre remémorait la proclamation de la République allemande ; jour où *Hitler* et *Ludendorff*, à la tête d'un groupe de S.A., partirent des jardins du *Buergerbräukeller* et se dirigèrent vers le centre de Munich. Peu après midi, le groupe s'approcha de son objectif, le ministère de la guerre, où *Rœhm* et ses S.A. étaient encerclés par des soldats de la Reichswehr. Pour atteindre le ministère, *Hitler* et *Ludendorff* entreprirent de faire passer le groupe par la Residenzstrasse, rue étroite qui, juste derrière la Feldherrnhalle, débouche sur la vaste Odeonsplatz. C'est là que se déclencha la fusillade qui justifiait la commémoration des "martyrs du mouvement" dont les noms faisaient l'objet d'un ultime appel.

LES CATHÉDRALES DE LUMIÈRE DE NUREMBERG

A partir de 1927, le congrès du Parti se tint à Nuremberg, ancienne capitale du premier Empire allemand. Le site était gigantesque. S'étendant sur plus de seize km carrés, il comportait un terrain d'atterrissage pour dirigeables, le *zeppelinfeld*, deux terrains de parade, le *Luipoldhain* et le *champ de Mars*, un palais des congrès inspiré du Colisée de Rome. Le plan d'ensemble élaboré par *Speer* installait une chaussée centrale d'un kilomètre reliant les esplanades, les édifices, et aboutissant au champ de Mars. Entouré de tribunes, dominé par une statue de la Victoire plus haute de quatorze mètres que la statue de la Liberté de New York, le champ faisait face à une tribune surmontée de l'Aigle Impérial et de longues bannières verticales.

Le long de la chaussée, un bâtiment prévoyait que les chefs puissent suivre les défilés. De l'autre côté, un stade en fer à cheval accueillerait quatre cent mille spectateurs et proposerait son hall d'entrée à des congrès. Sur le côté ouvert du stade se dresseraient des statues de vingt-quatre mètres de haut. Le sens du sacré, tel qu'il existait dans la Rome antique, lié à l'Autorité et non à une caste sacerdotale de parasites pieux, ressortait nettement de cet ensemble solennel.

Speer proposa à *Hitler* de présider les cérémonies du Congrès national du NSDAP en nocturne. Il confia à la lumière un rôle important. Le Chancelier apparaissait vers 20h et "les ténèbres étaient soudain déchirées par des flots de lumière". Cent cinquante projecteurs, disposés à intervalles de douze mètres tout autour de l'esplanade, projetaient verticalement

des colonnes de lumière. La tribune d'honneur baignait dans une lueur éblouissante. Au sommet de piliers massifs s'élevaient des flammes immenses brûlants dans de gigantesques coupes. De toutes les directions, plus de trente mille drapeaux convergeaient vers l'arène. Ces Cathédrales de lumière montaient jusqu'à huit à dix kilomètres dans le ciel nocturne. Elles firent de *Speer* le père fondateur d'une architecture de la lumière.

LE RÉALISME SOCIALISTE ET HÉROÏQUE

Pour les commandes officielles de l'État et du Parti, *Speer* avait renoncé à percevoir ses honoraires d'architecte. *Göring*, à la fin de 1935, lui offrit un contrat de quarante mille marks par an pour qu'il puisse se consacrer à son œuvre en toute quiétude financière. Il rénova l'ambassade d'Allemagne à Londres. Il s'attela aux plans du stade olympique de Berlin durant l'été 1936. Au même moment, *Hitler* le chargea de reconstruire Berlin. Le 30 janvier 1937, on le nomma "Inspecteur général de la Construction chargé de la transformation de la capitale du Reich". Son département fut assimilé à un Institut de recherche indépendant dirigé par un secrétaire d'État. *Speer* entama véritablement une époque d'homme de pouvoir. Personne n'était autorisé à lui donner des directives. Il relevait de la seule autorité du Chancelier qui, le considérant comme un artiste, ne lui parlait jamais de problèmes politiques. L'architecture de *Speer* s'inscrivait dans une tendance générale, manifeste un peu partout dans le monde, de New York à Rome. Elle traduisait une "protestation romantique" contre l'irrésistible enlaidissement d'un monde en voie de sombrer dans l'informe, spectacle qui l'emplissait de panique et de douleur.

Hitler envisageait son poste de Chancelier comme l'occasion de réconcilier l'art et la politique. Il se voulait l'héritier de *Périclès* et souhaitait que l'Allemagne devînt une œuvre d'art totale. Les autoroutes et autres travaux d'envergure remplissaient la même fonction que le Parthénon. *Speer*, devenu Inspecteur Général des Bâtiments (GBI, *Generalbauinspektor*) rêva d'incarner le nouveau *Karl Friedrich Schinkel*, architecte en chef du Roi de Prusse *Frédéric-Guillaume III*, l'adversaire malheureux de *Napoléon* à Iéna. S'adonnant totalement à son art, *Speer* s'entoura de collaborateurs jeunes et talentueux, titulaires ou non de la carte du parti. Il obtint une médaille d'or pour le pavillon de l'exposition universelle de Paris en 1937 et un Grand Prix pour la maquette du site de Nuremberg. Pour assurer la "valeur éternelle" des édifices de cette ville, puis de Berlin, il fit venir des quantités énormes de granit destinées au stade et au champ de Mars de l'une, à la Soldatenhalle et au palais du Führer de l'autre.

Berlin, selon les vues du Chancelier, exprimerait la continuité de l'histoire européenne en intégrant : une vaste salle de réunions coiffée d'une coupole puisque le cercle est le symbole de la perfection et de l'éternité ; un arc de triomphe, expression de la fonction guerrière chez les Romains. *Speer* apporta une touche personnelle en convaincant *Hitler* de reprendre l'idée de la grande avenue prévue à Nuremberg. Il proposa un "palais du Führer" inspiré de l'art italien, sur le modèle de Florence. Le 7 janvier 1939, *Hitler* s'installa à Berlin pour réceptionner la nouvelle Chancellerie et offrit un repas de gala aux architectes, artistes et maîtres artisans. Il décora *Speer* de l'insigne d'or du parti et lui offrit une aquarelle datant de sa jeunesse.

Pour se reposer du travail harassant où se conjuguèrent réunions permanentes entre architectes, présentation de maquettes, calculs de résistance des matériaux, inspections de sites,... *Speer* décida, en mars 1939, de suivre un circuit artistique en Sicile et en Italie du Sud avec des amis. Plus de trois ans auparavant, selon des modalités similaires, il avait effectué un voyage en Grèce et visité, en compagnie de sa femme, Athènes, Egine, le théâtre d'Epidaure, les sites archéologiques d'Olympie et de Delphes. Le séjour en Italie

s'effectua en compagnie de fins connaisseurs de l'histoire de l'art : *Arno Breker* et *Joseph Thorak* (deux sculpteurs), l'architecte *Wilhelm Kreis*, *Karl Brandt* et quelques autres.

Mais son pouvoir d'architecte romantique et socialiste atteignit ses limites en 1940. Après la défaite française, le 28 juin, *Hitler* visita Paris en compagnie de *Speer*, *Breker*, *Giessler*, en plus des personnalités officielles, *Keitel*, *Bormann*, et des aides de camp. A cette occasion, le Chancelier se recueillit devant le tombeau de *Napoléon* aux Invalides. Et lorsque *Hitler* souhaita restructurer sa ville natale Linz, il en chargea *Giessler*...

CONCRÉTISATION DU POINT DE VUE STRATÉGIQUE EN ÉCONOMIE

Le 22 juin 1941, *Hitler* déclencha l'opération Barbarossa. Il a été imposé aujourd'hui, par la vulgate des vainqueurs et l'assassinat judiciaire, que l'attaque allemande de juin 1941 était délibérée. Or, dès que l'on se hisse au-dessus de l'histoire pieuse imposée par les cabales de dévôts, les magistrats anthropophages et les puants petis collabos des assassins de la pensée, il est nécessaire d'intégrer les buts de Staline, d'autant que la plupart des documents soviétiques sont inaccessibles. Pourtant, depuis 1930, les nouveaux wagons des chemins de fer soviétiques, épine dorsale de la logistique des armées, étaient construits de façon à pouvoir passer rapidement du grand écartement russe au petit écartement européen. La Russie rassembla aussi une armée gigantesque centrée sur les chars et les unités aéroportées. Il est désormais bien connu que les 180 divisions que Staline avait amassées dans les districts militaires de l'Ouest dès le début 1940, furent cantonnées dans des bivouacs provisoires : pas une seule de ces unités ne se mit en position défensive. La thèse de l'imminence d'une attaque soviétique est désormais bien étayée.

Aussi, le 22 juin 1941 l'Allemagne a joué son destin en une guerre préventive. L'ébranlement des armées allemandes a d'abord été couronné d'un succès militaire sans précédent. Si le désastre soviétique fut colossal, ses réserves en moyens offensifs restaient énormes. De juillet à décembre 1941, l'Union Soviétique a réussi à remettre sur pied de nombreuses unités. Pendant l'hiver, devant Moscou, l'Allemagne a perdu sa campagne de Russie. Avec l'hiver et les destructions effectuées par les russes au cours de leur retraite, la situation des transports et du ravitaillement devint catastrophique. *Speer* fut chargé de réparer les routes et les infrastructures ferroviaires dans l'ensemble de l'Ukraine. Au cours de la même année il étendit ses activités à la construction d'abris antiaériens et, dès l'automne 1941, trente mille abris environ avaient été construits ou aménagés à Berlin. Pour mener à bien ces opérations, *Speer* créa simultanément des unités de transport qui disposèrent d'un nombre considérable de véhicules (des milliers) et d'une flotte de trois cents péniches.

Dans la nuit du 7 au 8 février 1942, la mort de *Todt* propulsa *Speer* au poste de responsable de l'ingénierie, de l'armement, de la gestion de l'énergie. A la première grande conférence qu'il convoqua, le 13 février, il fit signer une procuration qui plaçait l'ensemble de l'industrie de l'armement sous son autorité unique. Signèrent : le Feldmarshall *Erhard Milch*, secrétaire d'État à l'aviation ; *Friedrich Fromm*, commandant en chef de l'armée de réserve ; le général *Georg Thomas*, chef du bureau de l'armement et des questions économiques de l'OKW (Oberkommando West : haut commandement ouest) ; le général *Von Leeb* chef de la direction de l'armement et du matériel de l'armée de terre ; *Walter Funk*, ministre de l'économie ; les industriels *Albert Vöglér* et *Wilhelm Zangen* ; l'amiral *Karl Witzell*, etc. *Speer* mit au point un organigramme en dix jours. Son idée était de diviser toute l'industrie de l'armement en catégories correspondant à des systèmes d'armes tels que blindés, avions, pièces d'artillerie, véhicules sur rails, etc. et de placer à la tête de chacune de ces sections une "commission" qui portait la responsabilité du produit fini. Il créa rapidement treize commissions auxquelles étaient adjoints des "anneaux" responsables des livraisons de

matières premières, de pièces détachées, de fournitures diverses et des moyens de transport. Il nomma à la tête de l'ensemble des commissions *Karl Otto Saur*, déjà haut responsable de l'organisation de *Todt*. La direction générale des anneaux fut attribuée à *Walter Schieber*. C'était des industriels, ingénieurs et techniciens confirmés, hommes de terrain habitués à penser en termes de résultats. Il en résulta rapidement une libre discussion des idées et expériences, une rationalisation des fabrications, une normalisation des produits et fournitures, une fructueuse division du travail.

Speer créa finalement l'Office Central de Planification pour jouer dans le domaine économique le même rôle que l'État-major général dans la conduite de la guerre. Dès l'été 1942, il avait réorganisé l'ensemble des transports et accru la production globale d'armements de près de 60% à travail constant. La production de munitions avait presque doublé.

LE PASSAGE A L'ÉTAT DU TRAVAIL

Le grand problème que cherchait à résoudre *Speer* tenait à la pénurie de main d'œuvre dans l'industrie de l'armement. Au printemps 1942, il demanda à *Hitler* que soit nommé un "délégué à la main d'œuvre". Ce fut *Fritz Sauckel*, Gauleiter de Thuringe, dont le pouvoir s'étendit à l'ensemble de l'économie. En mars 1943, *Speer* souhaita enrôler les femmes dans les usines. Il constatait qu'avec une population allemande plus faible lors de la première guerre, le nombre des femmes travaillant en usine avait été plus élevé. *Sauckel* s'opposa au recensement plus précis des inactifs et à la généralisation du travail des femmes, appuyé par *Hitler* qui déclara à *Speer* : "Le sacrifice de nos idéaux les plus chers nous est trop pénible". Ainsi, durant les quatre premières années du conflit, la Grande-Bretagne mobilisa 2.250 000 femmes pour l'industrie de guerre alors qu'en Allemagne leur nombre ne dépassa pas 182 000. Et jusqu'en 1944, la production de l'industrie civile se maintint à un niveau étonnamment élevé pour soutenir le moral de l'arrière. *Sauckel* préféra amener la main d'œuvre des territoires occupés. A partir du 20 août 1942, le travail forcé commença malgré l'hostilité de *Speer* qui comprit très vite que cette solution engendrait des résistances. Au lieu de transporter les hommes jusqu'aux usines il préférait amener les usines aux hommes.

En de nombreux pays, dont la France, beaucoup d'entreprises possédaient un potentiel de production d'armements mal exploité. *Speer* invita à Berlin le français *Jean Bichelonne*, responsable de la production, le reçut avec les honneurs d'un représentant officiel et l'invita à passer un week-end dans sa maison de campagne, en compagnie de *A. Breker*. Ils décidèrent de créer en France des "usines protégées" qui travailleraient sur place pour l'économie allemande. Elle seraient préservées de toutes contributions à l'effort de travail en Allemagne. Pendant les pourparlers, *Speer* étala son mépris des formalités administratives. Il congédia les juristes et scella son pacte avec *Bichelonne* d'une simple poignée de main. Chacun respecta les conditions convenues de façon très scrupuleuse. L'accord entra en vigueur le 15 septembre 1943.

Le 2 septembre 1943, *Hitler* signa un décret relatif à la "concentration de l'économie de guerre". *Speer* supervisa l'économie civile : le ministère de l'économie perdit sa substance. Le ministre en exercice, *Funk*, ne conserva que la répartition des biens de consommation et quelques fonctions protocolaires. *Speer* créa immédiatement un bureau de la planification chargé de préparer les décisions de l'Office Central de Planification et de surveiller leur application. Il porta dès lors le titre de Reichsminister de l'armement et de l'économie de guerre. Son équipe orienta l'appareil de production du Reich. Cette réorganisation totale fut une révolution industrielle sans précédent.

LE CHOIX DES ARMES

Dès 1939, l'attention de *Hitler* avait été attirée par les fantastiques possibilités résultant de la fission de l'atome. *Otto Skorzeny* affirme qu'à l'automne de 1940, *Hitler* eut avec le *Dr. Todt*, ministre de l'armement, une longue conversation à ce sujet. Jamais son opinion changea : il pensait que l'utilisation de la puissance atomique à des fins guerrières marquerait la fin de l'humanité. *Speer*, dans ses notes publiées en 1969 reconnaît que *Hitler* n'était "pas enchanté par la perspective de voir, lui étant au pouvoir, la planète transformée en un astre dévoré par les flammes". Cela, après les très rares conversations qu'il eut, dit-il, avec le Führer "sur la possibilité de construire une bombe atomique."

Speer non plus ne plaça jamais de grands espoirs dans les "armes miracles". Sans doute avait-il été vivement impressionné par la présentation de certaines de ces armes à la station expérimentale de Peenemünde, mais cela n'entamait pas son scepticisme. Il confirme que le Führer comprit la signification révolutionnaire de la fusée V2 dont le premier essai eut lieu à Peenemünde le 3 octobre 1942. *Hitler* s'intéressa à ces essais. Il fit décerner au jeune ingénieur de trente ans, *Wernher von Braun*, le titre de professeur. En septembre 1943 *Speer* déclara que "le pays ne disposait d'aucune arme miracle et n'en posséderait sans doute jamais. Certes les progrès techniques étaient réels mais il n'existe pas de miracle."

Lorsque, le 18 août 1943, la RAF détruisit le centre d'essais militaires de Peenemünde, *Himmler* ministre de l'intérieur du Reich depuis août 1943 proposa de prendre en charge la reconstruction des installations et de faire fabriquer les fusées par des détenus. *Hitler* donna son accord et *Himmler* s'appropriä la fabrication de l' A-4 (fusée de treize tonnes développée dès le milieu des années trente par *Wernher von Braun*) plus connue sous le nom de V 2.

Malgré les champs de ruine consécutifs aux bombardements anglo-américains, la production d'armement continua à croître à partir de l'été 1943, tant pour les munitions que les avions, les sous-marins et les blindés. Le point culminant fut atteint durant la seconde moitié de 1944. L'industrie de l'armement dirigée par *Speer* affronta ainsi un paradoxe. Au cours de la phase terminale de la guerre, l'appareil productif fabriquait suffisamment d'armes et de matériel divers pour équiper environ deux cent soixante-dix divisions de l'armée de terre, alors que la Wehrmacht ne disposait plus que de quelque cent cinquante divisions confrontées à d'insurmontables problèmes de transports et à la pagaille due à d'innombrables mouvements de troupes décidés à la hâte.

TURBULENCES

Au congrès de Posen (Poznan) organisé par *Martin Bormann* le 6 octobre 1943, *Speer*, devant les Reichsleiters et Gauleiters du pays présenta un rapport sur la situation de l'industrie de l'armement. Il demanda des travailleurs en signalant la nécessité de réduire la production de biens de consommation inutiles. Il menaça le corps des Gauleiters, ces responsables locaux, au cas où ils se mettraient en travers du projet. Cette prise de position décida du déclin de sa carrière, ce dont il prit conscience après les fêtes de fin d'année au moment de partir se détendre en Laponie en compagnie de deux amis totalement étrangers à la politique.

Speer fut hospitalisé le 18 janvier 1944 à la clinique de Hohenlychen dirigée par le professeur *Gebhardt*, spécialiste des articulations, car il se plaignait de douleurs au genou gauche. Or, *Gebhardt* remplissait de fait la fonction de médecin-chef de la SS, avec les grades d'Obergruppenführer et de général de corps d'armée. Le genou plâtré, *Speer* se vit prescrire le repos complet en position allongée. Malgré un épuisement évident provoqué par un labeur acharné, il appela deux secrétaires, installa des lignes téléphoniques et travailla à

partir de la clinique. Le 10 février, alors qu'il essayait de marcher, il ressentit des vertiges, de vives douleurs à la cage thoracique, le tout accompagné d'une forte fièvre. Le professeur *Gebhardt* diagnostiqua un rhumatisme musculaire. L'entourage de *Speer* alerta son épouse qui appela en consultation le docteur *Friedrich Koch* dont le diagnostic décela une dyspnée aiguë (embolie pulmonaire). *Speer* se maintint entre la vie et la mort pendant deux jours puis sa santé s'améliora. Le 15 mars, sur les conseils du docteur *Koch*, il partit se reposer à Meran, région du Tyrol sud au climat plus favorable que celui, froid et humide, de Hohenlychen.

La volonté de *Gebhardt* de soigner et de guérir *Speer* est incertaine : diagnostic erroné, traitement inadapté, opération inutile et dangereuse du poumon envisagée. Les adversaires de *Speer* faisaient courir le bruit qu'il ne se relèverait pas de sa maladie et deviendrait inapte à l'exercice de hautes fonctions. Pendant sa convalescence au château de Goyen dans les environs de Meran, *Bormann* et *Himmler* déclenchèrent une campagne de dénigrement contre trois de ses directeurs généraux. Le chef de l'Organisation Todt, *Dorsch*, n'entretenait pas de bons rapports avec *Speer*. Or, le 16 avril, *Hitler* plaça *Dorsch* directement sous ses ordres pour construire dix bunkers géants sur le territoire du Reich, selon un procédé en deux étapes inventé par *Dorsch* : recouvrir des collines d'une couche de béton d'environ six mètres d'épaisseur ; après le durcissement de la masse, évacuer le sable et la pierraille et les utiliser dans la fabrication du béton des tranches suivantes. Pour la première fois depuis sa nomination aux fonctions de ministre, *Hitler* lui retirait une partie non négligeable de ses attributions.

Speer souhaita démissionner. *Göring* lui expliqua que seul le Chancelier décidait du départ d'un ministre. *Speer* résolut de prolonger sa convalescence jusqu'à ce que sa disparition passe inaperçue. Le 20 avril 1944 *Walter Rohland*, son plus proche collaborateur, le convainquit de conserver son poste pour préserver du potentiel en vue de l'après-guerre, assurant à la population quelques chances de survie. Lorsque *Dorsch* fut placé sous ses ordres, *Speer* le chargea de construire six bunkers-champignons. Tout rentra dans l'ordre après une visite officielle de *Speer* au Berghof, le 24 avril, où il rencontra *Himmler* puis *Hitler*.

LA CONNAISSANCE INUTILE

Le 8 mai 1944 *Speer* regagna Berlin. Quatre jours plus tard débuta l'attaque des usines de carburant sur la quasi totalité du Reich. Ce jour-là, affirme-t-il, décida de l'issue de la guerre technique. Il demanda au Chancelier d'accroître les moyens de production du carburant. Le redéploiement fut efficace car, fin automne 1944, 350 000 ouvriers, dont une partie hautement qualifiée, travaillaient à la reconstruction des usines d'hydrogénation.

Le 6 juin 1944 commença le débarquement en Normandie. La Luftwaffe réussit 319 sorties, comparées aux 5 000 des forces aériennes anglo-américaines. Deux semaines plus tard, soit trois ans jour pour jour après le début de l'opération Barbarossa, l'Armée rouge, avec des forces trois fois supérieures, déclencha l'offensive finale qui se termina à Berlin dix mois plus tard.

Dans la nuit du 12 au 13 juin, les premières fusées V 1 furent lancées à partir du Pas de Calais. Sans succès. Sur les cinq cents prévues, dix purent être mises à feu ; six explosèrent au moment du lancement ou s'abattirent en mer. Dans les mois suivants, 10 000 V 1 seront tirés sans grand résultat. Le 20 juin, *Göring* accepta d'intégrer l'armement de la Luftwaffe au ministère de *Speer*, après que *Hitler* eut donné son aval à cet accord préparé discrètement par *Speer* et *Milch*. Ainsi, jusqu'en août 1944, la production d'armes et de matériel militaire resta au plus haut niveau : une euphorie qui précédait la fin.

Depuis qu'il était revenu à la tête de l'industrie de l'armement, après son retour de Meran, *Speer* ne tenait plus compte de certains ordres du Führer et persuada *Saur* de faire de même. *Milch* et lui-même se rendaient compte qu'il était désormais impossible de parler normalement au Chancelier. *Speer* vécut le mois de juin 1944 en schizophrène. Il savait que la guerre était perdue, cherchait à redonner confiance au public en annonçant des augmentations de production, remettait des mémoires à *Hitler* qui décrivaient l'asphyxie de l'industrie de l'armement. Jusqu'en mars 1945, *Speer* accompagna les derniers soubresauts de son pays et de son peuple. En février, la majeure partie de la Ruhr n'était plus que ruine, la Haute-Silésie perdue, la production de charbon ramenée au cinquième de l'année précédente. Tout transport constituait un problème aigu du fait des bombardements sur les voies de communication, par rail et par eau. *Speer* expliqua au Chancelier que la perte des champs pétrolifères en Roumanie et Hongrie, le bombardement des usines de pétrole synthétique, provoquaient une telle pénurie d'essence qu'un grand nombre d'avions restaient cloués au sol et se faisaient détruire sur place par les attaques aériennes. Les divisions de panzers étaient également paralysées. Aussi, lorsque le 19 mars *Hitler* ordonna la destruction de toutes les installations militaires et industrielles, de toutes les voies de communication et de transport, de tous les entrepôts allemands, afin d'éviter qu'ils ne tombent aux mains de l'ennemi, ce que l'on désigne par "politique de la terre brûlée" où rien ne devait subsister de ce qui aurait permis au peuple allemand de survivre à sa défaite, *Albert Speer*, en tant que ministre de l'Armement et de la Production de Guerre entreprit, au prix d'efforts inlassables et surhumains, de sillonner le pays pour s'assurer que les centres vitaux de communication, les usines et les entrepôts ne tomberaient pas aux mains d'officiers ou de partisans trop zélés.

L'APOLOGÉTIQUE DE NUREMBERG

Au cours de l'été 1945, *Speer* fut incarcéré au Château de Kramsberg près de Bad Nauheim. Un officier américain l'interrogea régulièrement sur le thème "politique et politiciens dans l'Allemagne National-Socialiste". Il apprit qu'il allait figurer parmi les accusés de Nuremberg, ville où il fut conduit fin septembre. Le procès commença le 20 novembre 1945. *Geoffrey Lawrence* présidait le tribunal. Le procureur général américain, *Robert H. Jackson* prononça un réquisitoire fanatique de prédicant biblique. Les accusés étaient systématiquement présentés comme l'axe du mal. Avec l'enflure habituelle des dévôts, *Jackson* affirma que les intérêts américains incarnaient ceux de la civilisation. Les défenseurs n'avaient accès aux pièces du procès et autres documents qu'en s'adressant au ministère public. Les documents n'étaient pas communiqués, ou l'étaient avec retard, et dans une traduction aléatoire voire mensongère. Les faux ne pouvaient se distinguer des vrais. Et les preuves de la violation du droit international par les vainqueurs ne furent jamais acceptées...

A partir des premiers jours de mai 1945, certains dirigeants allemands ont été victimes des puissances d'illusion qui s'abattirent sur le peuple avec la capitulation sans conditions. Les religions monothéistes ont toujours des livres "d'histoire" pour livres sacrés : les fêtes commémorent des "événements" et le recours au passé répond aux objectifs d'édification des fidèles et de justification des politiques. La sainte doctrine précède l'évènement, l'interprète et, au besoin, le crée selon les nécessités de la cause. L'exactitude n'a aucune importance. La question se pose, à diverses époques, depuis la fin de l'Empire romain : pourquoi l'industrie du faux est-elle si florissante à certains moments ? Pourquoi trouve-t-elle si aisément une main-d'œuvre experte parmi les "intellectuels", en principe peu attirés par la vocation de faux-monnayeurs de l'historiographie ? Par exemple, le 19 juin 1946 *Speer* fut appelé à la barre des témoins. *Jackson* dirigea en personne le contre-interrogatoire. Il eut quelques difficultés, notamment lorsqu'il produisit des photographies d'une "boîte en acier" qui, selon des "témoignages", avait été construite pour servir de

“cellule de torture”. *Speer* identifia un casier à vêtement, de type courant. Une scène semblable se déroula face au procureur adjoint soviétique, le général *Raginsky*. Tout le procès se caractérisa par un recours massif à de telles méthodes d'escrocs vétérotestamentaires.

Le dernier jour d'août 1946, dans sa déclaration finale, *Speer* insista sur le rôle et l'effet de la technique dans les conflits et la déshumanisation qui en résulte. Il fut condamné à 20 ans de prison pour sa participation au déplacement de travailleurs étrangers.

PRISON ET MÉMOIRES

Les mémoires d'*Albert Speer* furent publiées en 1969. Quelques esprits lucides remarquèrent que les éditions américaines et britanniques différaient du volume original rédigé en Allemand dans la prison de Spandau. Tout ce qu'il écrivit jusqu'en octobre 1947 avait été ramassé chaque soir par les gardiens et livré, sans qu'il le sache, à la déchiqueteuse. Vers la mi-octobre 1947, un infirmier néerlandais de la prison lui offrit d'établir une communication secrète avec l'extérieur, échappant à toute censure. Cet infirmier, *Toni Proost*, avait travaillé en Allemagne. Pendant une maladie, on le soigna dans une clinique spécialisée dont le médecin-chef l'avait engagé comme assistant puis accueilli au sein de sa famille et considéré comme un fils. Dès lors, durant sa détention, *Speer* écoula 20.000 feuillets que *Marion Riesser*, une adjointe de son ami *Wolters*, tapa à la machine.

Au début de 1948, il se lança dans la rédaction d'une biographie de *Hitler* à laquelle il renonça en août par scepticisme et lassitude. En 1953 il se mit sérieusement au travail pour rédiger ses mémoires. Fin décembre 1954, il nota dans son journal que la rédaction des mémoires était tant bien que mal terminée. On le libéra le 1^{er} octobre 1966. Avec l'appui des conseillers littéraires *Wolf Jobst Siedler* et *Joachim Fest*, sous l'influence des éditions Ullstein et Propyläen dirigées par *Annette Engel*, le livre “au cœur du III^e Reich” fut terminé puis publié en 1969. Au printemps de 1975, il fit paraître un complément à ses mémoires : “Journaux de Spandau.”

Les spécialistes du sujet affirment que les Archives de *Speer* déposées à Coblenche aux Bundesarchiv et les documents conservés en Grande-Bretagne diffèrent sensiblement sur de nombreux points. Dans les ouvrages publiés *Speer* se plie à la nigologie de Nuremberg et accepte tout ce que les vainqueurs ont inventé. Avec l'âge, il adopta automatiquement un ton de repentir et s'enfonça dans la solitude. Il mourut à Londres, lors d'un séjour entrepris à l'initiative de la BBC, le 1^{er} septembre 1981.

EXEMPLES DE MYTHISTOIRE

Selon *Speer* le soulèvement en liaison avec l'attentat contre *Hitler* le 20 juillet 1944 aurait été écrasé par la brigade de chars du colonel *Bolbrinker*. Il affirme être parti pour la Bendlerstrasse en voiture afin de s'opposer aux exécutions, peu après minuit. Il écrit dans ses mémoires : “*Bolbrinker* et *Remer* étaient avec moi. Au milieu de Berlin, plongé complètement dans les ténèbres, la Bendlerstrasse était illuminée par des projecteurs : tableau irréel et fantastique.” La voiture de *Speer* aurait été arrêtée par un SS au coin de Tiergartenstrasse. Sous les arbres, il aperçoit *Skorzeny*, le libérateur de *Mussolini*, parlant à *Kaltenbrunner*, chef de la Gestapo. Soudain une ombre majestueuse se détache sur l'arrière-plan illuminé de la Bendlerstrasse. C'est le général *Fromm*, seul et en grand uniforme qui s'adresse à *Speer* d'une voix torturée et lui annonce la mort d'*Olbricht*, de *Stauffenberg*, etc.

Il y a tant d'invéraisemblances dans ce récit que *Skorzeny* (2) en relève quelques-unes. Le chef de la police secrète d'Etat était *Müller*. Sans doute *Speer* dut-il, dans les années

d'après-guerre, glisser la Gestapo quelque part. Les chars du colonel *Bolbrinker* n'ont rien écrasé du tout. La Bendlerstrasse n'était illuminée par aucun projecteur. *Skorzeny* ne se souvient pas d'avoir vu *Speer* à aucun moment ce soir-là et, au moment où il prétend que *Speer* lui a parlé, il n'était pas encore arrivé, tandis que le général *Fromm* n'avait pas encore quitté le Bendlerblock. Il n'est même pas sûr que le colonel *Bolbrinker* ait pris place avec le major *Remer* dans la Lancia de *Speer*.

Speer prétend qu'il alla au Bendlerblock pour s'opposer aux exécutions. Outre qu'il n'avait pas qualité pour le faire, c'est vouloir, en 1969, "avoir résisté" en 1944. *Skorzeny* informe qu'il demanda à *Hans Remer*, général en retraite en 1974, ce qu'il pensait du récit de *Speer*. *Remer* affirme que *Speer* fut uniquement son chauffeur. Le général venait d'apprendre que des exécutions avaient eu lieu au Bendlerblock. Comme sa voiture n'était pas là et qu'il voulait en empêcher d'autres, il demanda à *Speer* de bien vouloir l'y conduire...

A la suite de l'attentat, chacun organisa une manifestation de fidélité à *Hitler*. *Speer* réunit 200 collaborateurs devant lesquels il prononça un bref discours sur les qualités du Chancelier, sans charger les conjurés, et conclut son éloge par un retentissant : Sieg ! Heil ! Il intervint toutefois avec courage auprès de *Himmler* et de *Thierack* (ministre de la justice) en faveur des inculpés qui lui avaient été proches : *Fromm*, les généraux *Zeitler*, *Speidel*, *Heinrichi*, le comte *Schwerin*, les industriels *Vögler*, *Bücher* et *Reusch*, l'éditeur *Suhrkamp*. Il apporta une aide matérielle aux familles de certains d'entre eux.

Lorsqu'il découvrit, en 1945, que le Führer avait décrété la destruction du peuple allemand, il aurait décidé de l'assassiner. Son intention était d'introduire un gaz délétère dans les tuyaux d'aération du Bunker berlinois pendant une conférence militaire à l'échelon le plus élevé, à laquelle assistaient non seulement les chefs militaires, mais aussi *Göring*, *Himmler* et *Gaebbels*. *Speer* espérait anéantir d'un coup les principaux chefs du Troisième Reich et le haut commandement. Il se procura le gaz mais découvrit que le système d'aération était protégé par une cheminée de cinq mètres, installée récemment sur les ordres d'*Hitler* pour décourager les saboteurs éventuels. *Speer* n'aurait pu introduire le gaz sans attirer l'attention des gardes du jardin. Il renonça à son projet et *Hitler*, une dernière fois, échappa à la mort. *Speer* prétend donc qu'à la mi-février 1945, il avait pris la ferme résolution de supprimer *Hitler*, s'étant brusquement aperçu que, "durant douze ans, il avait vécu au milieu d'assassins, sans trop se poser de questions." Comment aurait-il pu vivre sans concevoir le moindre soupçon alors qu'il avait été le favori de *Hitler* depuis 1933 ? Qu'il s'était élevé, avec l'aide du Chancelier, au faîte du pouvoir ? En admettant qu'il ait vraiment eu l'intention d'asphyxier tous les gens vivant dans le bunker de la Chancellerie, il devait savoir que le chaos seul en serait résulté. Le grand-amiral *Doenitz* l'a solennellement constaté, et bien d'autres encore.

TOUTE CHOSE FINIT PAR MOURIR

Désormais, les plans d'architecture d'*Albert Speer* jaunissent dans des casiers sans avoir été réalisés. La Chancellerie du Reich à Berlin, après la guerre, servit de carrière aux bolchéviques pour bâtir un monument au mort. Le site de Nuremberg fut transformé en décharge. Et le ministère de *Speer*, donnant sur la Pariserplatz, devint une prison où la STASI enferma ceux qui avaient tenté de fuir le paradis de l'ordre nouveau socialiste.

L'inhumanité des vainqueurs a revivifié la haine de la pensée qui caractérisa, par exemple, la fin de l'Empire romain : des mains incultes et sacrilèges pillent, tronquent, remanient les textes et les archives - ou les caviardent. La guerre au cerveau menée depuis 1945 entravera le plus longtemps possible le libre essor de la connaissance de l'œuvre et des idéaux des hommes d'élite comme *Speer* ; à répandre une propagande intense à base de

littérature apologétique de faible niveau où s'alimente le sectarisme. Pourtant, *Speer* fut un grand artiste assoiffé d'idéal. Les circonstances le catapultèrent à de hautes fonctions où il s'efforça de servir son Peuple en tant qu'héritier de la culture romantique.

Louis VALAYAN

(1) Le site internet de la MENSA a publié quelques exemples de résultats obtenus par diverses personnalités au test Wechsler-Bellevue (version allemande). Il donne les chiffres suivants :

1 Hjalmar SCHACHT	143
2 Arthur SEYSS-INQUART	141
3 Hermann GOERING	138
4 Karl DOENITZ	138
5 Franz von PAPEN	134
6 Eric RAEDER	134

(2) Otto SKORZENY: La guerre inconnue. A.Michel, 442p., 1975.

Référence bibliographique: Joachim FEST: Albert Speer. Perrin, 370p., 2001.

Référence complémentaire: David IRVING: Hitler's War. Macmillan, 1024p., 1991.